

Médiation culturelle, quand tu nous tiens

Sara Dion

Numéro 156 (3), 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, S. (2015). Médiation culturelle, quand tu nous tiens. *Jeu*, (156), 68–71.

Faire de la médiation culturelle,
c'est ouvrir une à une les portes de la création artistique,
des politiques culturelles, de la sociologie...
et puis tenter de ne pas s'y coincer les doigts.

Réflexion sur les
possibles écueils
d'une pratique
omniprésente.

Sara Dion

MÉDIATION CULTURELLE, quand tu nous tiens

DE QUOI ON PARLE ?

Le milieu du théâtre québécois déploie des trésors d'inventivité – et de ressources – en matière de médiation culturelle. Certaines compagnies de théâtre en font depuis 10, 20 et même 30 ans, et le font bien. Certains sont plutôt nouveaux dans le paysage et accomplissent déjà de grandes choses. Toutefois, comme pour tout ce qui gagne en popularité et menace de devenir à la fois une mode et un fourre-tout, peut-on retourner la médaille et en parler, s'il vous plaît ?

Les définitions actuelles de la médiation culturelle sont variées et se déclinent en plusieurs points : favoriser la rencontre entre le grand public et l'art, générer des échanges, permettre à tous de faire de l'art... Il s'agit d'une pratique importante qui, historiquement, s'inscrit à la suite de l'animation culturelle et des politiques de démocratisation de la culture – mais desquelles elle est distincte. L'un des travers

les plus répandus en médiation, actuellement, semble être le fait de procéder à l'instinct, avec peu de recul et peu de préparation, comme s'il n'existait ni précédents ni recherches. Est-ce parce qu'il s'agit d'une pratique relativement nouvelle ? Ou parce qu'elle est devenue si courante – n'est-elle pas sur toutes les lèvres et sur toutes les demandes de subvention ? – qu'elle paraît élémentaire, et presque obligatoire ? Si la médiation a connu un essor considérable au cours des 20 dernières années, son étude, notamment en milieux universitaire et communautaire, est tout aussi florissante. Se tourner vers des mentors dont la pratique est bien établie et prendre un instant pour lire les publications récentes sur le sujet, dont celles du Groupe de recherche sur la médiation culturelle (Ville de Montréal/Culture pour tous/UQAM)¹, peut s'avérer instructif. Dans ce domaine mouvant et sensible, il est possible et souhaitable d'être formé ou accompagné, et informé.

**L'un des travers les plus répandus en médiation, actuellement,
semble être le fait de procéder à l'instinct,
avec peu de recul et peu de préparation,
comme s'il n'existait ni précédents ni recherches.**

1. Entre autres : Jean-Marie Lafortune (dir.), *La Médiation culturelle. Le Sens des mots et l'essence des pratiques*, Presses de l'Université du Québec, 2012, 248 p.

Quand la médiation culturelle est une réussite :
activité offerte par le Théâtre Félé au jeune public
de la Maison Théâtre. © Maison Théâtre





La différence entre poser des questions et donner des réponses, entre expliquer et contextualiser, jette déjà les bases d'une médiation réductrice et homogénéisante, ou dialectique et fertile.

FAUX DÉPART, FAUSSE ROUTE

Tout comme la mesure des succès et de leurs résultats est l'un des grands défis de la médiation culturelle, la mesure des échecs et de leurs conséquences est ardue. Sauf que, tant qu'à y investir du temps, de l'argent et un peu (beaucoup) de soi, tant qu'à y convier des gens qui feront de même, aussi bien viser une certaine qualité. Et, au-delà de la qualité, n'y a-t-il pas même une notion de responsabilité? En tombant dans les pièges de la médiation culturelle, peut-on être non seulement inefficace, mais aussi nuisible?

Du côté sombre de la médiation se trouvent, entre autres, les pièges d'intention. Il y a la tentation didactique, décriée et pourtant courante, qui consiste à accompagner le spectateur au point où il n'a plus rien à penser ou à ressentir par lui-même. La tentation de considérer que les déficiences culturelles du spectateur – supposées ou avérées – pour appréhender l'art doivent être comblées à l'aide d'un savoir que possède le spécialiste. La différence entre poser des questions et donner des réponses, entre expliquer et contextualiser, jette déjà les bases d'une médiation réductrice et homogénéisante, ou dialectique et fertile. Bon, ce n'est pas l'apocalypse. Mais imaginons les effets d'un tel aplanissement du sens, d'une telle restriction des idées, sur une pièce de théâtre, sur ses spectateurs et, de façon générale, sur l'art et la culture. Avoir la volonté et la capacité de créer un cadre d'échange structurant, mais ouvert aux riches hasards des rencontres humaines, voilà une partie du défi.

Il y a aussi les réflexes de marketing. Le développement du public peut assurément découler d'une bonne pratique de médiation culturelle, mais devrait-il en être l'objectif? Établir un cercle de spectateurs privilégiés? Oui, à condition de soutenir cette idée avec la créativité et les ressources qui en assureront la qualité et la longévité. Il en va de même pour l'usuelle rencontre avec les artisans d'un spectacle après la représentation. Ce peut être un moment béni où l'art se mesure à la cité, où l'on jette des ponts – entrer en médiation, n'est-ce pas apprendre l'un de l'autre? Ce peut aussi être un moment d'une grande vacuité, où sont lancées des fleurs et des phrases préfabriquées. L'un des dangers d'amalgamer médiation culturelle et développement de public est peut-être d'en venir à penser les œuvres et les programmations comme des produits à bonifier, et les spectateurs comme une clientèle à satisfaire, figeant les activités de médiation en des expériences clients redondantes et creuses. D'autant plus qu'attirer – leurrer? – de nouveaux spectateurs avec des gratuités et des activités sans rigueur artistique n'assure en rien le développement d'un intérêt durable ou la tenue d'échanges stimulants. On risque l'ennui et la déception, mais aussi la dévalorisation de l'art et de la médiation.

Un exemple de médiation culturelle couronnée de succès : à la Rencontre Théâtre Ados 2015, le metteur en scène Jean Stéphane Roy répond aux questions des jeunes spectateurs après une représentation de *Ik Onkar* du Théâtre la Catapulte à la Maison des arts de Laval. © Frédéric Cloutier

ENTREtenir DE BONNES RELATIONS

Du côté de la lumière, on trouve de bonnes initiatives pour une grande variété d'interlocuteurs: les abonnés, les étudiants, les populations défavorisées, etc. Toutefois, si l'on planifie méticuleusement à qui l'on s'adressera et comment, n'oublions pas de réfléchir à celui qui sera l'interlocuteur du spectateur. Qui est « bien placé » pour faire de la médiation ? Qui a le plus à offrir, qui y gagnera autre chose qu'une simple visibilité ? Qui sait ce qu'il fait ? Les artistes ? Les producteurs ? Les diffuseurs ? Les critiques et théoriciens ? Autant le dire tout de suite: le métier de médiateur culturel existe, mais il est encore peu intégré dans nos structures et il sollicite sa part de l'enveloppe salariale bien mince des institutions. On se retourne alors vers l'artiste ou le service des communications, qui feront de leur mieux, mais qui sont au plus près de la matière première et donc naturellement préoccupés, à part égale, par la qualité de l'échange et par la préservation du rapport favorable avec le spectateur – celui-ci doit aimer et comprendre l'œuvre, rester fidèle au lieu de diffusion, être satisfait de l'expérience, aimer le théâtre ! Et doit-on ajouter que peu d'entre eux – peu d'entre nous – sommes outillés pour mener des échanges enrichissants, désintéressés et adéquats, avec toute la diversité d'interlocuteurs que convie la médiation culturelle ?

Alors on fait quoi ? On embauche ponctuellement des médiateurs culturels. On fait un rigoureux travail d'équipe en amont et en aval des projets. On prend le temps: pour planifier, pour laisser la relation se déployer, pour réitérer. On développe des réflexes et on travaille sur le fond plutôt que sur la coquille. Peut-être qu'alors on pensera à produire une seconde représentation gratuite, extérieure, pour ce gros projet qui a partagé pendant 10 jours le territoire des sans-abri et autres hôtes singuliers d'un parc du centre-ville afin qu'ils puissent voir le résultat de leur cohabitation avec les artistes...

D'ailleurs, la seconde question tient à la nature des interlocuteurs. On assiste à une croissance des pratiques destinées aux groupes marginalisés: prostitués, nouveaux arrivants, toxicomanes, personnes en situation de pauvreté, autochtones, etc. Voilà des intentions louables et, à n'en pas douter, des actions essentielles. Il va sans dire que la part de responsabilité est d'autant plus grande lorsqu'on choisit d'approcher des personnes vulnérables – et parfois de travailler avec elles. Par contre, même bien faite, cette médiation orientée soulève son lot de questions. Écartons d'emblée une éventuelle instrumentalisation des participants: c'est un scénario possible, mais je préfère croire qu'il ne se produit jamais en toute connaissance de cause – au contraire de l'instrumentalisation des artistes et de l'art. Lorsqu'on demande « pour qui » fait-on de la médiation, on peut aussi entendre « au service de qui ». Travailler à réduire les fractures sociales tout en tricotant une culture pour tous: on se voit mal se révolter contre un si beau projet. Même qu'on veut en faire partie, non ? Alors il faut marcher sur de minces lignes: celle qui sépare la médiation culturelle, travail de société, du travail social; celle entre ce que l'on veut faire avec l'art et ce que l'on doit faire pour avoir la subvention; celle qui partage la nécessité commune de l'utilitarisme. Quand un journal montréalais estime titre que l'art « sait se faire utile » et que les agents culturels parlent de « cohésion sociale » dans leurs programmations, on voit miroiter la lame à double tranchant de la médiation culturelle. Il faut de plus en plus prévoir et annoncer quelles seront les finalités d'une animation, à la manière d'une intervention. La recherche en art trouve sa validation dans la présence de « vrai monde ». Heureusement que le gouvernement injecte juste ce qu'il faut d'argent dans ce genre d'initiatives intermittentes, qui aident à mettre des diachylons sur les plaies du tissu social, laissées béantes par le manque de réels et coûteux programmes sociaux, sinon...

Pourtant, il faut bien que les sous proviennent de quelque part... Enfin, autant de bonnes raisons d'y penser à deux fois avant de plonger dans ce grand bain populaire. Et, le cas échéant, de choisir de le faire avec soin, car il s'agit d'une vocation, d'un métier et d'une responsabilité. Comme le théâtre. ●

Travailler à réduire les fractures sociales tout en tricotant une culture pour tous: on se voit mal se révolter contre un si beau projet. [...] Alors il faut marcher sur de minces lignes: celle qui sépare la médiation culturelle, travail de société, du travail social; celle entre ce que l'on veut faire avec l'art et ce que l'on doit faire pour avoir la subvention; celle qui partage la nécessité commune de l'utilitarisme.